

« DES VERTUS DE
LA MÉNAGÈRE :
TRADUIRE /
SE TRADUIRE »

CORINNA GEPNER

Imaginons que le texte que nous traduisons soit de notre main. Autrement dit, que nous soyons en train de nous traduire nous-mêmes.

Aurions-nous envie de nous traduire au plus près, fidèlement ? De nous creuser la tête sur les mille et une difficultés qui se présentent pour essayer de trouver des voies, des astuces, des détours ? De nous pencher sur nous-mêmes comme sur un autre, dont nous ignorons tout ou à peu près ? De jouer le jeu de l'ignorance pour, justement, inventer ?

Peut-être. Ou peut-être pas.

Sans doute serions-nous plutôt tentés de nous repenser dans l'autre langue et non de nous traduire. De nous réécrire, dans la proximité, mais aussi dans la différence. De refaire œuvre d'écrivain. Comme si la traduction, en l'espèce, souffrait d'une carence, qu'elle mimait plus qu'elle ne pensait ou sentait. Subalterne, en déficit par nature même.

Mais au fait, pourquoi se livrer à cet exercice d'imagination ?

Ce détour ne me paraît pas inutile pour prendre un peu de distance vis-à-vis de l'acte de traduire tel que nous le pratiquons peut-être, et le penser comme une écriture au sens plein et non une « transposition », un « transfert », une « restitution », que sais-je encore. Et pousser la réflexion en ce sens n'est pas usurper une place qui ne serait pas la nôtre, celle de l'écrivain, mais reconnaître que nous écrivons. Et que, pour avoir une partition, et non une page blanche, nous n'en faisons pas moins « œuvre ».

J'entendais récemment un traducteur se plaindre de la médiocrité de la lecture pratiquée par certains de ses confrères et des erreurs qui en résultaient. Et il donnait l'exemple d'un terme médical, certes assez peu usité mais attesté, rabattu par eux sur un terme voisin, mieux connu celui-là mais induisant un contresens. Autrement dit, il déplorait la propension de certains à réduire l'inconnu, comme on réduirait une fracture, pour essayer de retrouver du connu, au risque de produire une absurdité.

Il me semble qu'il y a là un propos intéressant, susceptible d'être transposé à l'acte même de la traduction. On a parfois l'impression qu'une grande partie de notre travail consiste à trouver, dans la langue d'arrivée, la manière de dire qui provoque le moins de remous possible. L'expression toute faite, la formule idiomatique, ou, pour forcer un peu le trait mais pas tant que cela, le poncif. Dès lors, on est sûr de ne pas encourir ce reproche si courant : « Ça ne se dit pas », « Ça ne se dit pas comme ça ».

Que cette démarche soit pertinente pour certains textes, ce n'est pas impossible, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'elle doive être une ligne de conduite. Je me suis souvent interrogée sur ce critère de la « fluidité » qui semble le nec plus ultra d'une traduction. Dire « fluide », c'est dire que la traduction ne sent pas la traduction. D'accord, là aussi, pourquoi pas ? Mais tout de même : on ne traduit pas une langue standard qui, quoique changeant de nationalité, resterait dans le fond semblable à elle-même. On traduit un idiome particulier, un usage singulier de la langue, une langue toujours inventée. Du reste, pas besoin d'être écrivain pour se livrer à cet acte d'invention : le moindre locuteur est un témoin tout aussi probant de la plasticité de la langue et de sa capacité à être modelée par son utilisateur.

L'autotraduction autorise parfois de ces audaces réjouissantes qui, mine de rien, bousculent pas mal d'idées reçues. Un exemple, tiré d'un texte d'Anne Weber, *August*, écrit en allemand, puis traduit par l'auteure en français. Il y est question à un moment d'une *Haushälterin*. Le traducteur aurait inévitablement cherché le mot juste historiquement : gouvernante, par exemple (l'action se situe au XVIII^e siècle). Anne Weber, elle, opte pour « ménagère ». À la lecture, on tique, c'est anachronique, pas sûr que le registre soit pertinent, on

en viendrait à soupçonner l'auteure de maladresse. Or le terme se révèle parfaitement adapté à la nature théâtrale, hybride, du texte, lequel ne craint pas les allers-retours historiques sans souci d'une quelconque chronologie. Et ses résonances sont évidemment tout autres, elles introduisent une ironie qu'il n'y avait pas nécessairement à cet endroit du texte premier.

Pour un traducteur, s'autoriser cette forme d'audace serait impensable. Mais je la trouve intéressante parce qu'elle est perturbatrice, qu'elle introduit du jeu, qu'elle fait travailler la langue par l'effet d'incongruité. Et, disons-le, cette forme de liberté me semble inspirante. Trouver la liberté de l'autotraduction dans la traduction, plus exactement l'inventer. Habiter la traduction comme on habiterait l'écriture, c'est surtout affaire de disposition mentale. Peut-être cesser d'être « au service de » pour être là à part entière, dans une participation au texte, quelque chose comme ça.